

## 21. Le service de l'unité

Après la discipline de l'écoute, de l'obéissance et du silence, saint Benoît nous enseigne que nous pouvons grandir dans l'unité du Corps du Christ par le service. L'écoute est une dimension plus passive de la communion, mais quand on écoute jusqu'au bout le Verbe de Dieu, Jésus-Christ, on ne peut pas ne pas comprendre qu'il nous appelle à servir, à donner notre vie comme lui.

La dernière parole du Verbe incarné avant de mourir pour nous est : « Tout est accompli ! », et c'est la parole d'un serviteur qui a fait tout son devoir, qui a achevé toute sa mission. Avant sa mort, c'est comme si Jésus disait au Père : "Mission accomplie !" Mais sur ses lèvres, cela signifie : « J'ai aimé jusqu'au bout ! J'ai donné toute ma vie ! » Ce n'est pas pour rien que le chapitre 13 de Jean commence par ces mots : « Avant la fête de la Pâque, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout. » (Jn 13,1) Et comment Jésus aime-t-il jusqu'au bout ? Certes, en allant à la mort sur la Croix, mais ici, l'illustration de cet amour total est de servir jusqu'à laver les pieds des disciples. Pour le Christ, l'obéissance naît de l'écoute et se réalise dans le service en perdant sa vie pour les autres.

Saint Benoît est tellement convaincu de cela qu'il met aussi la prière monastique dans le contexte du service. Il dit que, lorsque les frères sont en voyage, ils doivent se soucier de prier l'Office divin comme ils peuvent, et il ajoute : « Qu'ils ne négligent pas d'accomplir le devoir de leur service – *servitutis pensum non negligant reddere* » (RB 50,4).

Oui, pour les moines, prier est aussi un service qui est dû, un devoir auquel obéir. Nous avons souvent une conception trop intimiste et autoréférentielle de la prière, comme si nous priions seulement pour nous-mêmes, seulement pour notre bien-être et non pour servir l'Église, le peuple de Dieu et toute l'humanité. Ainsi, la prière est souvent négligée uniquement parce qu'on « n'en a pas envie », parce que elle ne satisfait pas, parce qu'on est fatigué et qu'on doit se reposer et se distraire. Nous ne pensons pas à la responsabilité d'une mission qui nous est confiée, d'un devoir de service dont Dieu nous charge pour le bien du Corps entier du Christ. Bien sûr, la prière ne doit pas être seulement une pénitence, et c'est pour cette raison que dans les monastères, on a toujours essayé de la rendre belle et agréable. Mais même la beauté est vaine et nous fatigue si elle n'est pas vécue comme un service envers tout le peuple de Dieu.

Toute la vie dans le monastère est conçue par saint Benoît comme un service. Déjà dans le prologue, il définit le monastère comme : « école du service du Seigneur – *Dominici schola servitii* » (Prol. 45). Au chapitre 2, la Règle avertit l'abbé que c'est précisément ce service commun qui rend tous les frères égaux en dignité, et qu'il n'y a donc pas de place dans le monastère pour des préférences arbitraires : « L'homme libre ne sera pas préféré à celui qui sera venu de l'esclavage (...), car esclaves ou libres, nous sommes tous un dans le Christ et, ayant un seul Seigneur, nous rendons tous un service égal [*aequalem servitutis militiam baiulamus*] » (RB 2,18-20).

Le service qui unit tous les frères, qui, même lorsqu'il est humble comme celui de laver les pieds, est pour nous la plus grande dignité et le plus grand honneur, est le service du Seigneur, est servir le Seigneur en tout et en tous. Toutes les différences humaines de classe ou de dignité sont aplanies par Celui que nous servons et qui est au-dessus de tout,

le Seigneur de tous. Mais elles perdent aussi toute importance par le fait que le plus grand de tous est devenu notre serviteur.

Combien de crises d'unité dans les communautés naissent du fait de ne pas se mettre volontiers au service les uns des autres ! Mais, en positif, nous voyons que l'unité d'une communauté est souvent restaurée et grandit grâce peut-être au service caché et humble d'un seul frère ou d'une seule sœur qui supplée le manque des autres. Quand Jésus a fait prendre conscience aux disciples qu'il était au milieu d'eux « comme celui qui sert » (Lc 22,27), il a révélé le cœur doux et humble qui au milieu d'eux, sans qu'ils s'en rendent compte, les avait gardés dans l'unité pendant trois ans malgré tous leurs défauts et leur mesquinerie.

C'est pourquoi saint Benoît demande d'abord à l'abbé d'être serviteur de sa communauté, un serviteur, pour ainsi dire, caché auprès des âmes et des caractères de ses frères. Il doit en effet « *regere animas et multorum servire moribus* – conduire les âmes et servir les caractères d'un grand nombre » (RB 2,31). C'est un travail « difficile et ardu », reconnaît saint Benoît (ibidem), mais c'est précisément cet humble service qui triomphe en profondeur de la division et fait croître la communion. J'admire toujours les supérieurs ayant cette charité patiente qui durant des années réussit à porter les défauts et souvent les caprices de certains frères et sœurs pour les conduire toujours plus à vivre en communion. Parfois, nous considérons que ces supérieurs sont un peu naïfs, pas très énergiques. Et en effet, ils se laissent souvent « exploiter » et « tromper » par certains confrères. Au contraire, ils assument silencieusement le mépris dont saint Paul parle à propos des apôtres (cf. 1 Co 4,9-13), qui est le même mépris que celui que Jésus crucifié a subi pour nous aimer jusqu'au bout. D'autre part, Jésus n'a-t-il peut-être pas été trop patient avec Pierre et tous les disciples, et surtout avec Judas ? Pourtant, sans cette patience naïve, il n'y aurait pas l'Église, nous ne serions pas sauvés.

Cependant, ce service qui construit la communion n'est pas demandé seulement au supérieur, mais à chaque frère et sœur. L'unité s'édifie précisément dans le service mutuel, comme Jésus a d'abord lavé les pieds des disciples pour qu'ils apprennent à se laver les pieds « les uns aux autres » (Jn 13,14). Saint Benoît souligne et développe cette prise de conscience dans le chapitre 35 de la Règle sur les services liés à la cuisine, qui étaient des services que les frères devaient faire par roulement hebdomadaire. Le chapitre commence par le principe fondamental : « Les frères doivent se servir les uns les autres » (RB 35,1). Saint Benoît ne dispense que les malades et ceux qui ont des activités communautaires vraiment absorbantes, parce que, dit-il, « c'est ainsi qu'on acquiert plus de mérite et de charité » (35,2). Et peu après, il répète : « Tous les autres frères doivent se servir les uns les autres avec charité [*sub caritate*] » (35,6).

« *Sub caritate* » : l'expression semble suggérer qu'en se servant les uns les autres, chacun se met pour ainsi dire au service de la charité, et reconnaît que la charité est supérieure à tout et à tous, le plus grand charisme, la plus haute valeur (cf. 1 Co 12,31 et 13,13). Il y a un sens de vénération de la charité que saint Benoît demande d'avoir dans tout service communautaire, comme si les frères, en travaillant, ne devaient jamais perdre la conscience que « *Deus caritas est* – Dieu est amour » (1 Jn 4, 16), et pouvaient donc vivre le service en adorant Dieu sans interrompre le service d'adoration auquel ils sont consacrés en tant que moines.

Vécu « sous la charité », le service fraternel nourrit non seulement l'unité de la communauté mais aussi l'unité avec Dieu dans une seule communion d'amour.